

# Le Figaro. Supplément littéraire du dimanche

Le Figaro. Supplément littéraire du dimanche. 24/06/1893.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisationcommerciale@bnf.fr](mailto:utilisationcommerciale@bnf.fr).

CE SUPPLÉMENT

Ne doit pas être vendu à part

RÉDACTION DU SUPPLÉMENT

A. PÉRIER

Paris — 26, rue Drouot — Paris

LE FIGARO

SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

Prix du Supplément avec le Numéro :

20 CENTIMES A PARIS — 25 CENTIMES SOUS PARIS

Abonnement spécial du SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

Numéro ordinaire compris :

12 FR. PAR AN

SOMMAIRE DU SUPPLÉMENT

- FREDERIC MASSON... Napoléon et les Femmes : Mme \*\*\*.
BARONNE STAFFE... Charité d'été.
MARC LEGRAND... Collignon.
JULES VAGNAIR... Le Carnaval de Rosporden.
ANGE GALDEMAR... Les Dumas et le peintre Giraud.
G. LABADIE-LAGRAYS... L'Impératrice d'Allemagne chez elle.

Feuillettes

- Mme ANNA BLOCH... Peschawar et les Passes de Khyber.
Autour du monde.

Bulletin hebdomadaire de la Financière.

Napoléon & les Femmes

MADAME \*\*\*

Ces fantaisies purement physiques amusent les entrailles et occupent la scène, mais il y a chez Napoléon d'autres facultés qui exigent satisfaction. L'homme ne serait point tel qu'il est s'il se trouvait content de ces amours de passage...

\*\*\*

Lorsque, chez lui, ce sentiment est encore confus, la possession, qu'il a ardemment convoitée, a pour conséquence presque immédiate de supprimer le désir parce qu'il trouve la réalité inférieure au rêve de ses sens, mais ceux-ci s'épurent et se spiritualisent à leur tour...

\*\*\*

Sans doute, c'est là une attitude qu'on ne lui connaît point, et pour la lui attribuer en certitude de cause, il faut au moins posséder une suite d'indications certaines, précises et authentiques. Mais, dès qu'on en a de telles sur une époque à la vérité plus tardive de sa vie, on est amené, sur les périodes antérieures, à procéder par induction en rapprochant certains indices qui, jusqu'ici, pouvaient paraître indifférents, et l'on est presque assuré de ne point faire fausse route.

\*\*\*

Toutefois, même preuve directe, et, pour ne point s'égarer, des difficultés sans nombre. Ces femmes auxquelles Napoléon s'adresse ne sont plus, comme les autres, pressées à contier leur triomphe à leur tour, pour la plupart, d'en détruire jusqu'au moindre vestige. Elles ont un mari à ménager, une réputation à sauvegarder. Elles laissent des descendants qui, soigneusement, retiennent leurs secrets. Même les indiscrets qui parlent d'elles ne le font qu'en déguisant le nom qu'elles ont porté, et l'on serait mal venu, fût-ce après un siècle écoulé, à soulever le voile léger qui le couvre. Ce voile, d'ailleurs, est-on toujours assuré qu'il dissimule toujours la même femme ? qu'il n'y a, derrière lui, qu'une femme et non plusieurs ?

\*\*\*

Certes, la plupart des traits de la figure et les traits de l'âme sont identiques ; il est des faits caractéristiques auxquels on ne peut se tromper surtout lorsque, soi-même, on a gardé de l'enfance l'impression très vivante et très nette d'un certain visage, mais ce n'est plus ici du document et ce n'est qu'avec une extrême précaution qu'il convient de s'avancer.

\*\*\*

Il y avait à la Cour consulaire, une jeune femme de vingt ans, mariée à un homme de trente ans plus vieux qu'elle. Ce mari, fort respectable, grand travailleur, ayant laissé la meilleure réputation partout où il avait passé, était un de ces admirables serviteurs de l'Etat dont l'ancien régime faisait des premiers commis et le nouveau des directeurs généraux.

long, mais busqué et plein de caractère, une main charmante, un très petit pied ; peu de régularité dans les traits, mais infiniment de charme dans le sourire et un accord complet de la physionomie rendue très particulière par le regard prolongé de grands yeux d'un bleu foncé, à double paupière.

Ces yeux, il est vrai, exprimaient toutes les impressions qu'il plaisait à leur maîtresse de leur donner, et par là-même manquaient de franchise, mais il fallait être femme et jalouse pour le surprendre. Elle dansait à merveille, chantait en artiste, avait un talent véritable sur la harpe, savait lire et écouter et ne décourrait pas trop alors l'esprit très remarquable qu'elle développa par la suite. Il ne lui manquait ni la volonté, qu'elle avait des plus fermes, ni le sens de la vie, ni l'ambition, ni le dédain des moyens, mais elle paraît cette sécheresse réelle d'une élégance générale qui seyait à sa beauté, et, quoique bourgeoise d'origine, s'entendait mieux que bien des grandes dames aux politesses nobles, aux toilettes raffinées, aux façons solennelles qui étaient de mise en une Cour. Elle avait, de naissance, l'instinct délicat de la vie et des manières du monde, cet art, a-t-on dit, qui se devine et qui ne s'enseigne pas ; mais elle y portait, faut-il ajouter ? un air assez hautain et dédaigneux, à croire qu'elle-même aurait eu pour ancêtres non de petites gens, mais des ducs et pairs.

\*\*\*

A quel moment Bonaparte devint-il amoureux de cette jeune femme ? Selon certains indices, on penserait que ce fut en brumaire XII (novembre 1803), mais la rapidité avec laquelle furent faites les préliminaires avec la femme que Joséphine alla surprendre dans l'appartement de l'Orangerie, à Saint-Cloud, semble devoir faire écarter cette hypothèse, quelque vraisemblance que lui prêtât l'événement d'une naissance qui se place exactement neuf mois plus tard.

Il est vrai que l'enfant qui naquit alors n'avait ni dans la figure ni dans l'esprit rien qui le signalât, mais des traits aussi caractéristiques que ceux des Bonapartes peuvent sauter une génération pour éclore chez quelque descendant en leur fleur de beauté souveraine et révélatrice. C'est ce qui arriva, sans doute ; ce qui, en inspirant à Napoléon des doutes sur sa paternité, affermit la confiance du mari et assura la sécurité de la femme ; ce qui, une génération plus tard, dévoila un secret jusque-là à peu près bien gardé.

Cette dame de Saint-Cloud est-elle l'inconnue qui fréquentait, à la fin du Consulat, une petite maison de l'Allée des Veuves où Napoléon se rendait mystérieusement de son côté ? Est-elle la même femme que Napoléon allait, seul, sous un travestissement, retrouver dans sa demeure, au milieu de Paris ? On s'y perd. L'aventure de Saint-Cloud semble une de ces fantaisies banales qui n'ont point de lendemain ou qui n'en ont qu'un ; les excursions nocturnes, quel qu'en soit le but, témoignent, au contraire, chez Napoléon, si casanier d'habitude, un entraînement irrésistible et dont on noterait bien rarement le renouvellement dans sa vie. Il y a là des incertitudes que, pour le moment, on ne saurait éclaircir. Mais il est un moment où tous les témoignages s'accordent, se complètent et se corroborent, où, à défaut de preuves matérielles, on possède au moins les présumptions les plus fortes qu'on approche de la vérité.

\*\*\*

L'Empereur est allé à Fontainebleau, au-devant du Pape, qui vient de Rome pour le sacrer. Il y a emmené sa cour. On ne tarde pas à constater que son air est plus serein, son abord plus facile. Après que le Pape est retiré dans ses appartements, il demeure chez l'Impératrice et cause de préférence avec les femmes qui s'y trouvent. Joséphine commence à s'inquiéter : sa jalousie s'éveille, ces façons ne lui semblent point naturelles, et elle s' imagine qu'il y a quelque intrigue sous jeu. Mais qui soupçonner ? qui accuser ? Elle s'en prend à Mme Ney, laquelle, très vivement, se défend près d'Hortense, sa compagne de la pension Campan, et prouve que l'Empereur n'est occupé nullement d'elle, mais d'une dame du Palais qu'Eugène de Beauharnais trouve fort de son goût et que, par suite, Joséphine traite des mieux. Eugène n'est qu'un paravent : si la dame répond à ses allées et semble prendre plaisir à sa conversation, elle est de fait uniquement liée avec les Murat, avec Caroline plutôt, car, en pareilles intrigues, Murat ne compte point, et Caroline, qui n'aime guère sa belle-sœur et qui est toujours prête à lui jouer des tours, mène cette affaire comme elle en mènera tant d'autres.

On revient à Paris : rien n'est conclu encore. Napoléon, décidément amoureux, ne quitte qu'à regret l'appartement de l'Impératrice lorsqu'une certaine dame l'accompagne. Il imagine des parties en petite loge, lui qui, d'ordinaire, n'admet point que sa femme aille au théâtre autrement qu'en apparat. Joséphine, énermée de plus en plus, veut tenter des explications qui lui sont mal reçues et qu'elle, en public, Napoléon soit plus gai, plus affable et plus ouvert qu'il n'a jamais été, dans le particulier, à la de l'homme et se retrouve agacé et irrité. « Ce sont tous les jours des scènes de la part de Bonaparte, écrit Joséphine, et sans jamais y donner lieu, ce n'est pas vivre. »

\*\*\*

A la table de jeu, car à cette époque, le soir, il s'est pris à jouer aux cartes, ou plutôt à faire semblant d'y jouer, il appelle régulièrement sa sœur Caroline et deux dames du Palais, dont l'une est toujours la dame de son choix. Tenant négligemment les cartes, seulement pour se donner une contenance, il se plait à

parler de sentiments, à analyser longuement les impressions les plus ténues d'un amour idéal et platonique, ou bien, sans aucun objet et parlant à la cantonade, il se livre à de véhémentes tirades contre la jalousie et les femmes jalouses.

Joséphine, à l'autre bout du salon, jouant tristement au whist avec quelques dignitaires, jette de temps en temps un regard vers la table des favoris et prête l'oreille aux propos que cette voix sonore et pleine porte jusqu'aux extrémités de la salle, dans le grand silence respectueux, à la muette attention des courtisans spectraux.

A une fête que le ministre de la Guerre offre aux souverains à l'occasion du couronnement, les femmes, comme d'usage, sont seules assises au souper. A la table d'honneur, l'Impératrice, avec quelques-unes de ses dames et des femmes de grands-officiers de la Couronne et de l'Empire. Napoléon a refusé de prendre place ; il fait son tour, il parle à chacune des femmes ; il est galant, il est enclin à s'adresser à sa voisine, prend une assiette des mains d'un page pour la lui présenter. « Il veut être aimable uniquement pour une femme et ne veut pas qu'on le remarque. Cela seul est une preuve d'amour. »

Après qu'il a bien manœuvré en long et en large et qu'il a dit un mot à toutes les femmes pour se donner le droit de parler à une seule, il arrive près de la dame et, embarrassé, commence par s'adresser à sa voisine. Il s'appuie entre les deux chaises, engage une conversation, y mêle la personne à qui il rend ses soins, prévient ses desirs, atteint sur la table un ravier qu'elle souhaite. Ce sont des olives. « Vous avez tort, dit-il, de manger des olives le soir. Cela vous fera mal », et, s'adressant à la voisine : « Et vous, lui dit-il, vous ne mangez pas d'olives ? Vous faites bien, et doublement bien de ne pas imiter madame, car, en tout, elle est inimitable. »

Rien de ce manège n'a échappé à Joséphine qui, par surcroît, en plein hiver, s'est vue obligée de partir à Malmaison sur une volonté subitement exprimée par l'Empereur. Cela a dérangé tous ses projets et, de plus, comme on n'a point eu le temps de chauffer les poêles, la première nuit, on la passée dans une véritable glacière ; mais il n'importait à Napoléon qui, par les corridors carrelés, a fait une excursion dont il s'est félicité quoique, sans qu'il s'en doutât, Joséphine, après une longue attente derrière une porte vitrée, en eût surpris le secret.

\*\*\*

La Cour était donc retournée à Malmaison, après cette fête du ministre et, le lendemain, sous un prétexte, l'Impératrice fit venir la dame qui ne mangait point d'olives et, après une sorte de conversation oiseuse, lui demanda ce que l'Empereur lui avait dit. Puis : « Que disait-il à votre voisine ? L'autre, répondant qu'il lui conseillait de ne pas manger d'olives le soir : — Eh ! reprit-elle, puisqu'il lui donnait des conseils, il devait lui dire qu'il est ridicule de faire la Roxelane avec un si long nez. » Puis, elle ouvre un livre qui est sur la cheminée : c'est le nouveau roman de Mme de Genlis, la Duchesse de La Vallière. « Voilà un livre, dit-elle, qui tourne les têtes de toutes les jeunes femmes qui ont des cheveux blonds et qui sont maigres. » Il y a bien un peu de vrai, car, dans toutes les chambres des dames, à Malmaison, on trouvait la Duchesse de La Vallière. Il s'en fit un prodigieux débit : dix éditions ne suffirent point à en épuiser le succès et, sans doute, les aspirantes La Vallière n'y nuisirent point.

L'Empereur pourtant n'avait nulle intention d'installer une favorite. Il ne veut nullement à ma cour, disait-il, de l'empire des femmes. Elles ont fait tort à Henri IV et à Louis XIV ; mon métier à moi est bien plus sérieux que celui de ces princesses et les Français sont devenus trop sérieux pour pardonner à leur souverain des liaisons affichées et des maîtresses en titre. « Sa vraie maîtresse, comme il disait, c'était le pouvoir. » J'ai fort fait pour sa conquête, ajoutait-il, pour me la laisser ravir ou souffrir même qu'on la convoite. Or, il sentait qu'on le gagnait à la main. Sans doute, la dame très intelligente, très adroitement conseillée, ne demandait rien pour elle-même. Elle n'aurait pu recevoir certains avantages qui eussent paru suspects et eussent éveillé les soupçons d'un mari qui n'était rien moins qu'un complaisant. Tout au plus avait-elle pu se faire nommer à une place de dame du Palais, bien que sa jeunesse, sa position et sa naissance faisaient paraître point, cela avait déjà fait parler et surtout sourire ; mais, pour elle-même, elle pouvait être vénale et ambitieuse, plus, sans doute, elle pouvait mettre en avant de prétentions pour d'autres, ses protecteurs d'hier, ses protégés d'aujourd'hui.

\*\*\*

Murat, déjà maréchal d'Empire, fut promu à la dignité de prince grand amiral, ce qui le classa après Cambacérès et Lebrun parmi les Allesses sérénissimes. Mais en même temps, et de lui-même, l'Empereur nomma Eugène de Beauharnais prince archi-chancelier d'Etat et le mit sur le même rang que Murat. C'était la balance établie entre les Bonapartes et les Beauharnais, et même penchée en faveur des Beauharnais. Quelle différence, en effet, dans les termes dont il se sert pour annoncer au Sénat ces deux décisions et à quelle distance il marque que son beau-fils et son beau-frère sont établis dans son cœur !

Comme, ici, l'on sent qu'il cède à des pressions étrangères, à des nécessités de famille, à des sollicitations intéressées ; et comme, là, c'est bien de lui-même et du meilleur de lui, que jaillissent ces paroles : « Au milieu des sollicitudes et des amertumes inséparables du haut rang où nous sommes placés, notre cœur a eu besoin de trouver des affections douces dans la tendresse et la constante amitié de cet enfant de notre adoption... Notre bienédicté paternelle

accompagnera ce jeune prince dans toute sa carrière et, secondé par la providence, il sera un jour digne de l'approbation de la postérité. » Et Eugène n'a rien sollicité, il n'a point dit qu'il fût peu satisfait des honneurs de grand officier de l'Empire, de la charge de colonel général des chasseurs qui lui a été antérieurement conférée, puisqu'il est en route pour Milan, à la tête de la cavalerie de la Garde, un beau commandement en vérité, et il faut une étrange folie pour présenter comme une disgrâce la plus éminente faveur que l'Empereur ait accordé à un général de vingt-trois ans.

En tous cas cette disgrâce amenée, prétend-on, par un retour de jalousie contre Eugène, aurait été singulièrement courtoise, puisqu'Eugène s'est mis en route le 16 janvier, sur un ordre en date du 14, motivé par la nécessité de faire paraître la Garde au couronnement de Milan et que, quinze jours après, il recevait, avec une lettre particulière de l'Empereur, la copie du message au Sénat et sa nomination de prince archi-chancelier d'Etat.

Rien ne pouvait mieux marquer que Napoléon se rapprochait de Joséphine, qu'il n'entendait point se laisser conduire et que l'amour qu'il avait ressenti et dont on avait tant espéré était déjà presque passé. La satiété vint vite, en effet, surtout lorsque la contrainte n'existait plus. C'était à Malmaison, au cœur de l'hiver, que l'intrigue s'était nouée : ce fut à Malmaison, avant le printemps, qu'elle se dénoua.

Dans un voyage de quinze jours que la Cour y fit alors, Napoléon, en pleine liberté d'allure, put se promener avec la dame, causer avec elle et ne se priva point de l'aller retrouver ; Joséphine, enfermée dans sa chambre, passait les journées à pleurer et maigrissait à vue d'œil. Un matin, l'Empereur vient chez elle, reprend en lui parlant son ton d'autrefois, lui avoue qu'il a été très amoureux et qu'il ne l'est plus et finit par lui demander de l'aider à rompre. Elle s'y emploie en effet, fait appeler la dame qui, parfaitement maîtresse d'elle-même, ne montre aucune émotion et oppose au discours de l'Impératrice une dérogation muette et superbe et l'impassibilité d'un visage de marbre.

Elle demeura toujours tendrement attachée à l'Empereur, bien que celui-ci, après Austerlitz, n'eût point repris sa chaîne et que, si quelquefois il eut des retours, ils furent si fugitifs, que les observateurs les plus attentifs purent à peine les noter. Lui, la tint d'ailleurs en grande considération, lui accordant toutes les grâces qui pouvaient être compatibles avec le rang qu'occupait son mari et le désignant des premières pour les honneurs et les faveurs de cour. Elle fut de celles qui, aux mauvais jours, se montrèrent entre les plus fidèles. Elle para de sa beauté les fêtes des Cent Jours et lorsque, le 26 juin 1815, le vaincu de Waterloo allait s'éloigner pour jamais de la patrie, ce fut elle qui, une des dernières, vint à Malmaison, dans ce château qui avait vu naître et mourir cette histoire d'amour, porter à l'Empereur découronné le tribut suprême de son respectueux attachement et de son dévouement inaltérable.

Frédéric Masson.

(X<sup>e</sup> article.)

(A suivre.)

CHARITÉ D'ÉTÉ

En général, c'est par le temps rude, quand souffle la bise glaciale, que s'éveille la pitié dans les cœurs généreux pour les souffrances des misérables.

On s'imagine volontiers que, l'été venu, les pauvres peuvent se passer presque entièrement de l'aide des riches.

C'est se tromper beaucoup. La saison bénie où le soleil mûrit les blés est dure comme les autres aux malheureux.

Dans les journées et les courtes nuits où la chaleur est excessive, comme en cet été que nous traversons, le millionnaire trouve à se plaindre, dans ses appartements vastes et hauts, bien ventilés, sous ses habits légers, avec son linge frais et ses bains, malgré sa nourriture rafraîchissante et la facilité qui lui est donnée d'apaiser sa soif au moyen des sorbets glacés.

Pensez donc au terrible malaise du pauvre qui habite, sous les toits bien souvent, un réduit étroit et bas, qui a conservé, et pour cause, ses lourds vêtements d'hiver, pour qui le linge renouvelé et les immersions sont un luxe hors de portée, qui est forcé de se contenter d'aliments toujours les mêmes, aliments qui ne peuvent calmer l'ardeur de son sang dans la saison brûlante, ni le réchauffer dans la saison des glaces, qui n'a même pas d'eau potable pour éteindre une soif allumée par une température torride.

Allez, la charité peut s'exercer en tout temps, car en tout temps le prochain misérable souffre. Ne savez-vous pas que les pauvres bébés dont la peau délicate subit le contact de vêtements grossiers et d'un linge souillé, échauffé, sont particulièrement en proie à un malaise qui les rend difficiles et grognons ? et que la mère souffre encore de leur souffrance ?

Je voudrais voir les femmes qui s'occupent des malheureux leur apprendre les bienfaits du bain à l'éponge — si peu dispendieux, si facile — pour eux-mêmes et pour leurs enfants. Quelle aumône excellente serait le don, par famille, de la grande cuvette en fer-blanc et de quelques éponges ! Ils seraient si bien rafraîchis et délassés, ces pauvres corps de travailleurs, après que l'eau ayant ruiselé sur leurs membres fatigués aurait emporté les saletés et la sueur accumulées par le labeur incessant ! Et comme la peau rose des enfants reprendrait fraîcheur et luisant sous cet arrosage bienfaisant... et les petites âmes sérénité !

J'ai dit une fois ici qu'il fallait faire une revue dans ses armoires avant la chute des premières neiges ; cette revue n'est pas moins à propos dès l'apparition des roses.

Envoyez votre linge à ceux qui n'en ont guère, si usé, si élimé que vous le trouvez. Il permettra aux malheureux de pratiquer la propreté... cette demi-virtu qui, plus répandue, chasserait devant elle les épidémies, mettrait les riches à l'abri de la contagion.

Et tous vos vêtements minces et aisés, vêtements démodés, délaissés, sous lesquels vos frères pauvres pourront mieux supporter cette chaleur d'été qui s'augmente encore pour eux, au plus haut degré, du mouvement nécessaire par le travail.

Ce n'est pas tout. Il y a toujours trop de fruits à consommer dans vos vergers immenses. Vous seriez coupable d'en perdre un seul. Pensez donc qu'il est de petits enfants qui n'ont jamais vu briller ces rubis des arbres, les cerises ; des jeunes femmes dévorées de fièvre dont une seule fraise n'a jamais rafraîchi la bouche ardente.

Mais comment expédier ces fruits ? va-t-on dire. Ils arriveront gâtés, les frais de transport seront énormes, le jeu en vaudra-t-il la chandelle ? Mon Dieu ! en cherchant un peu, vous allez trouver tout de suite.

Le château n'est jamais, à notre époque, bien éloigné d'une ville où gémissent des infortunés, et vous avez bien un domestique éprouvé. C'est ce domestique qui, se servant d'une voiture de la maison ou d'une voie ferrée, s'en ira distribuer directement, et sans qu'il en coûte beaucoup, ces paniers de fruits, dont vous aurez surveillé l'emballage, aux pauvres qui vous auront été recommandés... que vous aurez découvertes vous-même.

J'irai plus loin. A cette aumône destinée au bien-être, à la santé du corps, j'en ajouterais une qui serait destinée à développer l'amour du beau et de la nature. Je cueillerais quelques-unes de mes roses les plus parfaites, je les enverrais pour embaumer le taudis, pour charmer les yeux de la femme, pour faire penser le travailleur après sa dure journée, pour éveiller chez l'enfant l'admiration de l'œuvre de Dieu.

Et alors, le ciel vous paraîtrait plus bleu, le vent d'été plus doux, les fleurs plus parfumées et vos enfants plus beaux, à vous qui auriez pris la peine de semer à pleines mains ces faciles bienfaits, ces bienfaits de grande portée.

Baronne Staffe.

COLLIGNON

I
Toi qui, de daube,
Qu'on, de l'aube
Jusqu'au soir,
Nous fais voir
Ton nez, rave
Qui s'aggrave
De rubis
Bien fourbis,
Toi qu'approche
Maint gatroche,
O Cocher,
Sans broncher,
Non Pégase
Avec moi
Qui l'écrase
Vole à toi !

II
A toi gloire
Et pourboire,
Toi qu'on voit,
Lorsque choit
Pluie ou neige
Sur ton siège
Calme et pur,
Sentant sur
Ta pelisse
L'eau qui glisse,
Ou bravant
L'Après vent,
Ou, la tête
En sommeil,
Faisant fête
Au soleil !

III
Tu t'avances,
Tu devances
Sans un gâton,
Collignon,
Les chars qu'orne
Les cornes,
Les tramways
Enroués,
Véhicules
Ridicules,
Les fourbus
Omibus
Et le monde
Dont le noir
Flot inonde
Le trottoir !

IV
Tu te rués
Par les rues
Au galop,
Tu fais : Hop !
Tu déverses
Des avertis
De jurons
Aux patrons,
Tu les broies
Non sans joies
En passant
Et, pressant
Ta patraque
Qui se fend,
Ton fouet claqué
Triomphant !

Marc Legrand.

LE CARNAVAL DE ROSPORDEN

FANTAISIE INÉDITE

Comme toutes les dames parlaient à la fois, il était impossible de s'entendre. — Moi, conclut Mme Gilbert, d'un ton pincé, tranchant, sans réplique, ce que j'aime en Bretagne, c'est le Morbihan, la presqu'île de Rhuys ; ou bien la baie de Fousnant, quand les bateaux de pêche, pareils à une nuée d'oiseaux, glissent sur la mer calme, dans un liseré d'écume, voiles rouges et brunes déployées. Le reste ne me touche point, sauf Pont-Aven peut-être, un pays exquis où les filles, avec leur gracieux bonnet, ont l'air de petites magiciennes.

— Je préfère la côte abrupte, les falaises déchiquetées, les lourdes vagues qui se ruent contre les rochers et s'éparpillent en mousses, parmi les varechs échevelés : Penmarc'h ou la Pointe du Raz, dit la capiteuse Mme Lorrain (méchamment surnommée la Providence des Plages). Et j'adore aussi la lande, la lande immense aux reflets violets...

— Bah ! déclara placidement Mme Delamare, une quinquagénaire qui pesait deux cents et n'entrevoit les beautés de la nature qu'à travers les recettes de son Manuel de cuisine et les descriptions de Georges Ohnet, j'ai longtemps voyagé avec les billets circulaires, vous savez : je suis blasée ! J'ai tout vu : Saint-Pol et le Croisic ; Brest, la rade, les cuirassés ; le Folgoët et Saint-Thgonneuc ; le calvaire de Guimiliau et celui de Plougastel. Maintenant je vais à Granville : il y a un casino, des hôtels confortables, de vastes cabines de bains. On mange bien, c'est parfait !

La grosse femme fit alors le tour du salon en offrant des sandwichs à ses invités et, dans le clan des pécores, visiblement choquées, ce fut une explosion de pitié.

\*\*\*

— Soyez indulgentes, mesdames, interrompit le peintre Georges Villiers, agacé par ces singeries et le retour périodique de ces clichés à effet, car au fond, vous ne connaissez guère la Bretagne.

— Par exemple ! — Oh ! je sais, les promenades hâtives, les guides appris par cœur, docilement suivis ; mais le vrai régal, le plaisir rare n'est-il pas de visiter, à petites journées, les régions que ni mondains, ni artistes n'ont en vahies ? Tenez, j'engage que pas une de vos naves n'a seulement entendu parler de Rosporden et de son carnaval ?

— Rosporden ! Où prenez-vous Rosporden ? — Moi, ajouta Georges négligemment ; depuis des années j'explore la contrée en tous sens et ne manque jamais d'assister à cette fête unique.

— Au carnaval ! En hiver ? Vous voulez rire. — Ce n'est là qu'un nom, d'ailleurs fort impropre. Ce carnaval fabuleux, étourdissant, indescriptible et qui dure trois jours, si l'on veut, commence le premier août, en pleine saison.

— Voilà qui est singulier ! — Mon neveu se moque de nous, dit M. Delamare. Rosporden, mesdames, est une infime bourgade du Finistère, une bourgade dont personne...

— Qu'importe, si elle se trouve dans une situation merveilleuse, près d'une forêt aux chènes séculaires, au bord d'un lac de toute beauté, à proximité de la mer ; si elle possède une église du XIV<sup>e</sup> siècle, citée avec raison comme un chef-d'œuvre ; si on y parle le pur dialecte de l'Armorique ; si, pour suivre ses Pardons, des milliers de pèlerins accourent de trente lieues à la ronde, du Faouët, du pays de Léon, de Lannilis même et de Guisney, sur la côte sauvage des Pagens, vêtus de leurs pittoresques costumes d'autrefois, aux fines broderies ; si, durant les fêtes, on y voit des joutes nautiques, des danses primitives, d'un caractère et d'un rythme étranges, réglées selon d'immuables traditions ; des illuminations féeriques ? — Tout cela, je le répète, dans un cadre incomparable... Le soir, quand les ronds joyeux ont pris fin, après que les paysannes ont suspendu leurs fraîches chansons, vous entendez s'élever les voix des matelots, rudes et graves, disant en chœur les légendes de jadis ou la complainte du roi Grallon ; — tandis que les cimes des hauts peupliers se balancent avec un bruissement léger et que la lune argentée, courant sur le lac, parmi les roseaux frissonnants, éveille les oiseaux de nuit et les insectes frôleurs.

Il continua sur ce ton lyrique, avec un sérieux imperturbable et, lorsqu'on se sépara, les dames étaient conquises et le père Delamare subjugué.

II

Mme veuve Lorrain était naturellement très bavarde, mais, quand il s'agissait de raconter ses impressions de voyages, elle était intarissable. Aussi, dès le lendemain, se trouvant chez sa modiste et toute remuée encore par l'éloquence de M. Villiers, éprouva-t-elle le besoin d'entreprendre un récit complet de sa dernière excursion. Elle fut si contente de l'effet produit qu'en passant devant la maison de sa couturière, elle monta, sous prétexte d'admirer de nouveaux modèles, et recommanda son histoire, en amplifiant un peu. Puis elle s'arrêta chez son bijoutier, le vieux Cremlitz, qui l'écouta humblement, avec des hochements de tête et un murmure approbateur, que les commis, bien stylés, reprirent en sourdine, presque malgré eux.

« L'heure du goûter, chez Frascati, où elle retrouva quelques amis qui se bourraient de pâtisseries, elle fut impayable en décrivant, à sa façon, le carnaval de Rosporden. Qui n'avait pas vu cela n'avait rien vu. C'était le superlatif. »

chère! Une gaieté, un entrain, un cachet! Et elle donnait des détails. Jus- qu'à son médecin, le bon docteur Chau- mel, qui dut subir, lui aussi, son verbiage débordant de méridionale enflammée. Elle entra dîner, ravie de sa journée, et rêva que le maire de Rosperden l'invitait à ouvrir le bal et lui offrait un bou- quet de fougères, avec une dédicace naïve qui la faisait rougir de plaisir.

Mme Gilbert, née du Cange, avait fait de fortes études et se piquait de litté- rature. Elle était abonnée à la *Revue des Deux Mondes* et à beaucoup d'autres. Son salon tenait à la fois du cabinet de lecture et de la salle de rédaction, et des photographies d'hommes illustres tra- naient sur sa table chargée d'autogra- phes. Elle avait pris un léger accent an- glais et adopté une large écriture, très Sévigné, d'une distinction suprême. On la rencontrait partout : boulevard des Capucines et à la Bodinière, aux confin- ces de l'Odéon et aux matinées de la Sorbonne, et aussi, le dimanche, chez Lamoureux, armée d'une face-à-main et suivant sur la partition, avec son doigt. Ses productions s'entassaient dans les boîtes de journaux à suppléments, les semaines de concours, nouées de faveurs blanches et, comme elle recevait volon- tiers, ses vendredis étaient classiques, dans le Marais.

Jeune fille, elle avait dévoré Feuillet; plus tard elle s'était éprise de Musset et maintenant, pour se consoler de Du- mas (oh si cruel!) elle apprenait par cœur Loli, son cher Loli qui lui avait révélé la Bretagne et dont toutes les tristesses trouvaient un écho dans son âme sensible.

Un jour qu'en son hôtel de la rue de Turenne on avait fait, avec une grâce discrète, l'éloge de son romancier de prédilection, elle voulut, en guise de remerciement, donner sa note personnelle sur le pays breton. Aux premiers mots qu'elle prononça, on applaudit, on fit cercle. Elle parla lentement d'abord, puis s'anima et, s'étant souvenue à point du récit du peintre Villiers qui, par hasard, n'était pas là, elle susurra, elle assura, la fûtée, une petite narration charmante sur le carnaval de Rosperden, mais plus littéraire, plus concise, avec de jolies nuances et des inflexions de voix spé- ciales — tour à tour joyeuse et mélancolique. Elle eut un succès complet — un succès d'auteur — et dès lors il ne fut bruit, dans la bonne compagnie, que du carnaval de Rosperden.

Olympe Delamare, femme d'un march- and de bronzes de la rue d'Hauteville, (N.C. Médailles à toutes les Expositions [téléphone], était une excellente per- sonne, un peu simplette, dont le mari courrait les cercles et qui, désolée d'être restée sans enfants, avait reporté son affection sur trois êtres : son chat Mar- quis, un angora borge de l'œil gauche; son chien, sorte de roquet pelé qui ré- pondait au nom de Binbin, et enfin son neveu, Georges Villiers, un garçon d'es- prit dont elle payait les dettes, en atten- dant qu'elle lui léguât sa fortune.

Certes elle eût préféré le mariage riche- ment, mais le gaillard trouvait toujours moyen de déjouer ses projets, lui cer- tifiant du reste qu'il songerait à s'établir vers la trentaine, aussitôt qu'il aurait obtenu le Prix de Rome « de paysage », ce qui la rassura!

Ce matin-là, vêtue d'un jupon et d'une camisole et enfoncée dans son fauteuil voltaire, Mme Delamare, tout en dégus- tant son café au lait, expliquait à Rosa- lie, sa bonne, et à Mme Colson, sa blan- chisseuse, qui demeuraient bouche bée, comment « Monsieur Georges » avait pris son parti, la veille, contre Mme Lorrain et Mme Gilbert. « Quel brave enfant, ce Georges; si gentil, si gai, si amusant! Et une conversation, des ma- nières! Bien tourné avec cela et du talent. » Bref un éloge en trois points. « C'est qu'il avait tout lu, tout vu! Ah! elle ne regrettrait pas son argent: il lui faisait tant d'honneur! — Tenez, rien qu'avec ses souvenirs de route, ses remarques si fines, ses plaisanteries si réjouissan- tes, il était là coqueluche des salons. Toutes les femmes en raffolaient. Et, emportée par l'orgueil et l'émotion, la grosse dame fit à Rosalie et à Mme Colson, d'émou- vantes, une relation pompeuse, invrai- semblable, du carnaval de Rosperden. « Certainement elle irait là-bas avec Georges, cette année. Vous viendrez, Rose! » Elle essuya ses yeux humides, se leva péniblement et, précédée de Bin- bin, suivie de Marquis, elle passa dans son cabinet de toilette, tandis que la

bonne et la blanchisseuse se retiraient, fortement impressionnées.

Rosalie, en allant au marché, s'arrêta dans la loge et entama une intermina- ble histoire que le concierge ponctua de « Pour sûr » admiratifs et de « Pensez donc » qui en disaient long. — Dès qu'elle fut remontée, le pipolet sortit pour faire sa promenade hygiénique et colporta chez les fournisseurs du quar- tier la légende de Rosperden, agrémentée de commentaires de son cru. Le soir, comme il trinquait dans la boutique du marchand de tabac avec son ami le char- bonnier et lui demandait machinalement: « Quoi de neuf? » l'Auvergnat lui répondit, à sa grande surprise, d'un air entendu: « Paraitrait que dans chette » Bretagne, à Rosperden, qu'on ap- pelle, y jont un carnaval comme y en a pas chez nous. Et des bourrées! »

La blanchisseuse entra chez un phar- macien du faubourg Saint-Denis pour acheter de la tisane des quatre fleurs. Elle déposa son panier à terre et causa un brin avec le potard. Pensez si le jeune homme, qui languissait au fond de sa boutique, fit, en déjeunant à la crémérie, un tableau enthousiaste du village du Finistère et du paradis environnant. Une existence de cocagne, là-bas!

Les clients du crémier, employés de commerce du boulevard Sébastopol, communiquèrent la nouvelle aux voya- geurs de la maison qui la répandirent en province. Aussitôt, le récit du peintre se propagea avec une rapidité inouïe. En moins de deux mois, toute la France eut les yeux sur Rosperden.

Par quel phénomène, vraiment incom- préhensible, une chose si insignifiante prit-elle brusquement de telles propor- tions, c'est ce qu'il serait malaisé de dé- terminer. Les petites causes produisirent de grands effets (à dit la sagesse des nations). Et la réclame, donc! et le hasard! N'en est-il pas de la vogue d'une pelure ou d'une ville d'eau comme de ces modes imprévues que les femmes adoptent en un clin d'œil, comme de ces refrains, inconnus hier, que Paris fre- donne aujourd'hui et que la province répétera demain?

Le Phare de Libourne, le Progrès de Pontarlier, la Gazette de Montougon consacrèrent à Rosperden des entrefeuil- les à la rubrique: « Villégiatures », et quelques lignes aux « Variétés ». Bientôt de jeunes rédacteurs, à l'imagination fertile, impatientes de faire leurs preuves, allèrent dans les châteaux bretons... Dans les petits théâtres céremoni- eux où vont les dames de la société, dans les cercles où se réunissent les notables et où l'on fait des projets pour la saison, le Carnaval de Rosperden fut discuté avec passion.

A ce moment, les officiers « peau- fins » qui donnent le ton au Grand Monarque et au Cheval blanc » dé- clarèrent avec autorité, au mess et à la musique: « Très chic, Rosperden, savez. Connaissons. Joli voyage! »

Vers le mois de mai, les chapeaux Rosperden, les écharpes Rosperden, les ombrelles Rosperden apparurent aux courses, aux expositions, aux réunions printanières. Les corsages bretons, lancés par la duchesse de Sées, la princesse de Fagan et Marie Maillé, du Nouveau-Cirque, firent fureur. En même temps l'étranger commençait à s'émou- voir. L'Angleterre se renseigna. Les longues misses aux cheveux de chan- vre, aux défenses de morse et dont l'œil hébété garde l'ahurissement des capita- les trop vite parcourues, préparèrent leurs pharmacies de poche, leurs carnets et leurs albums. Les Allemands réfléchirent, supputant leur budget. Charlotte, si fas nus ruiner, afez ce foyache à Rosperden. Il barait que la fie y est si chère, au Grand-Hôtel — Gott im Himmel, Vater, das ist colossal! » Le professeur Siegmund von Schwarz- kopf, de l'Université de Tubingen, qui ambitionnait un siège de conseiller au- tique, se frotta les mains. Il avait son idée. Il publierait à son retour un volume in-octavo de 800 pages — exactement — chez Brockhaus, à Leipzig, en caractères elzéviriens, qui mettrait le comble à sa réputation: « Ueber einige altertümliche bretagnische Sitten, beobachtet am sogenannten Rosperden- Karneval. » (De quelques très anciennes coutumes bretonnes, observées au car- naval dit de Rosperden.)

A Bruxelles, l'avocat Blagenberghe aborda un soir le député van Feereboom, rue Montagne-de-la-Cour. C'était le 30 juin. « Faut aller à Rosperden, tu sais, van Feereboom, ça est magnifique! »

Van Feereboom approuva et, pour que van Feereboom se dérangeât, il fallait une révolution. Mais les temps étaient pro- ches: ce qui devait arriver arriva.

Le samedi 1<sup>er</sup> août 1893, dès l'aube, les abords de la gare Montparnasse étaient assiégés par une foule compacte. Sitôt qu'on ouvrit les portes, une trom- be humaine se rua devant les guichets, réclamant des billets pour Rosperden. Les buralistes, débordés, se démenaient, se multipliaient, fabriquaient des bulle- tins manuscrits, mais ne pouvaient sur- fire aux demandes et imploraient en vain du renfort. Dans les salles, dans les cours, dans les escaliers, le public tré- pignaît, impatient. N'était été l'heure ma- tinale et le calme relatif des corveaux, on se serait écharpé. Au dehors, le tu- multe grandissait, dominé seulement par les cris aigus des femmes et les im- précations des cochers. C'étaient, dans la rue de Rennes, la rue de Vaugirard, la rue du Cherche-Midi, des poussées formidables et comme la rumeur im- mense, le grondement continu d'un océan déchaîné.

Puis une détente se produisit: on se résigna. Le Français est philosophe et docilement tenace, quand il s'agit de son plaisir. Des voisins se dévisageaient, surpris de se reconnaître et bientôt des dialogues s'engagèrent. Bon gré mal gré les bourgeois de Montmartre coudoyaient le faubourg Saint-Germain; voyant cela, les Baignoillais, bons princes, fraterni- sèrent avec les Archives. Il y avait là le vieux général Vernus, le ténor Carigni — de Firenze — et toute la famille Ta- hon (de la Comédie-Française); Lorrain Arrachard, le poète national, en com- plet gris-bleu, et le docteur Chamuel, dit d'un air satisfait, en tapotant sa cipe: « Nous n'allons pas à Deauville, cette année; papa nous mène à Rosper- den. » Partout des artisans, des bouti- quiers, de petits rentiers, d'aspect dé- nuancés, et, ça et là, le cercle inévitable des mécontents. M. Banel, le flûteur de Roubaix, pérorait avec de grands ges- tes: « Organisation déplorable, c'est odieux. Je connais les administrateurs de la Compagnie. J'enverrai ma plainte. Je suis propriétaire rue Gounod, moi. Mon fils est juge suppléant, monsieur. » Et il s'efforçait à recueillir les signatures, pénétré de son importance.

Debout sur le siège d'une voiture, Marius Roure, le marchand d'ornements d'église d'Avignon, ne décolérait pas et tapait du pied comme un sourd, malgré les prières de Jean, son filleul, un grand dadais de séminariste, à poitrine délicate, qu'il conduisait en Bretagne pour faire une neuvaine à Notre-Dame de Rosperden et boire les eaux du lac!

Mme Langlois, des « Trois Paletots », poussait le coude de son mari, indignée: « Regarde Mme Dufour, cette mijaurée, avec sa smala. Des gens de rien. Ça n'a pas le sou et ça va à Rosperden! Et le retraité du second, le capitaine Vincent, avec cette grue en charpeau rouge. — Mais c'est sa nièce. — Oui, j'en moque, sa nièce, jobard! »

Aux premiers rangs, très dédaigneux, sous des équipements de voyage im- peccables, les représentants du haut commerce et de la noblesse rhénane approchaient lentement des guichets, par petits groupes. On remarquait les Bernheim et les Strauss; les Picard, les Schmolle et les Lévy; le baron Dreyfus, le baron Meyer, le baron Lippmann, le baron Samuel; tous les barons Aron.

A la fin, les premiers arrivés s'instal- lèrent comme ils purent et, en vingt se- condes, les wagons furent bondés. Mme Delamare s'assit sur les genoux du sé- minariste et le général Vernus, le jarret tendu, en face de Marie Maillé. « Mon- sieur, si vous m'aimez, riposta l'artiste au timbre de cristal, dites-le moi fran- chement, mais ne salissez pas mes bas. »

Le vicomte de Ronchin, jeune grelot- teur de marque, toisa la famille Lippmann, tira de sa poche une calotte de soie noire et se carra dans un coin, impassible (l'habitude du voyage). Soudain un coup de sifflet retentit, salué par les clameurs de la foule massée sur le quai, et le train s'ébranla.

Le chef de gare de Rosperden revenait de la pêche aux grenouilles et s'ap- prêtait à se mettre à table, quand on vint le prévenir que l'express de 6 heu- res 58 était signalé. Nonchalamment le fonctionnaire endossa sa redingote, prit sa belle casquette blanche à brode- ries d'or et descendit sur la voie. D'or- dinaire personne ne s'arrêtait à Ros-

porden, mais les voyageurs pour Con- carneau y changeaient de voiture. Le préposé aux bagages et les deux em- ployés saluèrent leur supérieur, l'aiguil- leur courut à son poste et le gendarme se plaça sous l'horloge, en retrouvant sa moustache.

Le train avançait lentement, crachant sa vapeur et lançant des appels stridents. Lorsqu'il approcha, on vit qu'il était d'une longueur démesurée et que les voyageurs se penchaient aux portières, la main sur le loquet de cuivre. « Ros- perden! cria l'employé, les voyageurs pour Concar... » mais un hurlement de victoire coupa son boniment sacramen- tel. « Ros-por-den, Ros-por-den! » chan- taient mille voix, sur l'air des lampions, « Ros-por-den! » et une avalanche s'abâ- tait sur le trottoir.

— The carnival, please? — demanda un Anglais avec un salut correct.

— Hein?

— Les fêtes du carnaval sont-elles commencées? reprit dix personnes.

— Quel carnaval? Vous vous fichez de moi.

— Idiôt! fit un gros monsieur, que le gendarme empoigna.

Une femme s'interposa, conciliante: « Il ne sait pas, ce chef, c'est un nou- veau. Et puis nous avons le temps pour les fêtes. Il s'agit de dîner et de dormir. Voyons, monsieur le chef de gare, où sont les omnibus? »

— Il n'y a pas d'omnibus.

— Ah! et où est le pays?

— Là-bas, à trois kilomètres.

— Et la mer?

— De ce côté, à douze kilomètres. Quoi encore?

— Mais, la forêt...

— La forêt? Il n'y a pas de forêt.

— Et le lac?

— Vous voulez dire l'étang. A gauche, tout près; suivez la chaussée.

— Enfin, les hôtels, les restaurants?... — Les auberges: nous avons l'« Epée » chez Legoff, mais la maison est sale, et l'« Ange gardien », mais la patronne n'est pas commode et, quand elle a bu, elle bat son mari. Dame, vous serez mal.

— Et ensuite?

— Ensuite: c'est tout.

— C'est comme nous fait poser, glapit M. Banel, de Roubaix, en montrant le poing. J'enverrai une plainte à l'admini- stration.

— Oui, oui, répétèrent les voyageurs que ce colloque fatiguait.

— Allez au diable, tous! lança le chef de gare, rouge comme un coq. Et il ren- tra chez lui en faisant claquer sa porte, rageusement.

— Quelle brute, ce Breton! tonna M. Banel. Mais on ne l'écouterait plus et déjà une longue file de malheureux che- minait vers le bourg, en poussant des lamentations.

Le chef de gare n'avait pas entamé son potage, que le télégraphe se remit à tinter, la grosse cloche Léopold à son- ner et que l'employé de service se précipi- ta vers la lampisterie, en agitant son drapeau rouge.

— Qu'y a-t-il encore?

— Un train, monsieur, un autre train. Vite!

— Mais c'est la guerre! murmura le pauvre homme épouvanté. Et il se rha- billa à la hâte. Comme il interrogeait l'horizon, que le soleil à son déclin teignait de pourpre, ses yeux se dressèrent sur sa tête. Ce n'était pas un train, mais deux trains, trois trains, dix trains, qui se suivaient à la queue leu leu et marchaient vers lui...

Maintenant une marée vivante escala- dait les talus, franchissait les haies et débordait sur Rosperden.

Les maisons envahies, on se rabattit sur les granges, les écuries, les com- muns, les étables et quand tout fut plein, archi-plein de la cave au grenier, une dernière vague refusa vers la prairie, au bord de l'étang, où bientôt des feux s'al- lumèrent. La nuit venaît.

Pendant ce temps, la patronne de l'« Ange gardien » buvait, buvait sans cesse — pour oublier — et tapait son mari à tour de bras, tandis que, devant son bureau, le chef de gare sanglotait convulsivement, la tête dans ses mains et qu'un bruit régulier le ruban bleu du télé- graphe se déroulait inexorable, comme un serpent de carnaval et lui annonçait de nouveaux convois.

« Prévenez quand tous voyageurs ar- rivés, commandait une dernière dépêche, car organisations trains plaisir pour troisième journée des fêtes. » L'infortuné sentit alors qu'il devenait fou et il s'en- fuit, éperdu, à travers la campagne.

Le jour qui se leva éclaira ce lamen- table spectacle d'un campement d'émis-

les officiers des « highlanders-fusiliers » m'accompagneront. Grand merci! Je suis loin de me féliciter d'être à la tête d'un régiment anglais, car si l'on attaque l'armée, je vais être prise dans les tas. Aussi, je prie le colonel de m'épargner cet excès d'honneur. Il sera fait selon mes desirs: quelques officiers seule- ment me rejoindront en route pour m'ex- pliquer la topographie des monts afghans, ce mur derrière lequel, dans un avenir prochain, il se passera quelque chose.

Peschawar est lugubre, vue des tours du vieux palais, grise comme le ciel et l'air, grise comme l'ennui. Ses maisons de terre sont ainsi qu'une chaîne d'es- clavage sur la liberté du sol. Faite du sa- ble des déserts, Peschawar en a gardé les sauvages mélancoliques.

Le bazar, éblouissante cohue, toujours à peu près identique dans les villes de l'Inde, s'allanchait, ici, d'une ressem- blance quelconque. C'est le bazar de toute l'Asie, où les caravanes jettent à foison leurs cargaisons étonnantes. Les marchandises ne se contentent plus d'être somptueuses, telles que l'Inde les réclame; elles viennent de loin; elles parlent en broderies lourdes aux signes étranges et cabalistiques, en pechminas grossiers, en fourrures épaisses d'ani- maux inconnus, de pays fermés, d'êtres barbares.

Et ceux qui les ont apportés sont là, visiblement hostiles, roulés dans des couvertures sombres; les uns, bruns avec des yeux durs; les autres, plus dia- bologiques encore sous leur barbe rousse encadrant le visage noir.

On se sent entouré d'ennemis, mais d'ennemis francs, qui proclament le vol et le meurtre sans cacher leurs senti- ments.

Au milieu de ces figures menaçantes, je descends de cheval. L'étonnement des Peschawaris ne connaît plus de bornes quand ils me voient leur parler affectueusement, les consulter pour mes achats. Bientôt, c'est auquel de ces fau- ves portera les toiles aux dessins de cre- se, les poteries de Moscou, les porcelaines de

Boukhara, tous les paquets de la Firanghi (l'étranger). Ne pourrait-on pas dire de l'humanité que tout être garde au fond du cœur un peu de bonté qui sommeille? — En rentrant, je trouve mon logis en- vahé par de nombreux saïs, porteurs d'invitations officielles. Le temps me manquant pour tout autre chose que mon excursion afghane, je renonce aux fêtes et festins.

Je n'en dors pas mieux pour cela; vers minuit, je suis éveillée brusquement par l'arrivée d'un grand Peschawari qui gesticule au pied de mon grabat. D'un bond, je suis devant lui; j'appelle Cupidon qui ne répond pas. Le grand diable continue à se démener, et je vois alors qu'il m'apporte un télégramme. Tout s'explique. Mais où peut bien être Cupidon, au lieu de dormir en travers de ma porte? Hélas! je le devine: en train de s'enivrer au bazar pour affron- ter les dangers du lendemain.

A cinq heures, un gari, d'un jaune vif, vient me prendre pour m'emmen- er à Djemroud, point extrême de l'occupat- ion anglaise; ses vitres sont, les unes bleu de France, les autres rouge flam- boyant. Si cet équipage n'attire pas l'œil et les coups de fusil des Caboulis, des Boukharotes et des Ghilzais, nous au- rons la chance.

Le cocher garde l'anonymat sous un morceau de fourrure. Je n'avais plus vu d'ours depuis longtemps; cela fait toujours plaisir de retrouver d'anciennes connaissances.

Les vitres rouges me font voir la ville tout en flammes; maintenant, le jeune cantonnement, fier des Anglais, puis la « dernière maison d'Asie », après la- quelle nous entrons en pleine barbarie. Plus rien de vivant n'anime le steppe formidabile, sans issue; un rempart de monts « éternels », sortis brusquement de terre, l'enferme et semble reculer à me- sure que l'on avance. Dans cette im- mense prison, do... on croit ne sortir

jamais, dans cette Sibérie afghane, le vent pleure, les corbeaux volent au ras du sol pierreux. Les chevaux traversent cinq, six, huit milles, et toujours la plaine route devant nous, poussant les monts hardis.

Les marbres neigeux, les femmes pa- rées, les temples, les fleurs, les palais de l'Inde n'étaient donc qu'un rêve?

Sans doute, car je n'ai plus en face de moi, dans le steppe sauvage, que l'ours, descendu de son siège. Il veut fermer la seule vitre ouverte, une petite bleue, parce qu'un groupe armé s'avance. Je m'y refuse, certaine qu'une voiture close, un semblant de mystère irriteront plus ces gens qu'un visage féminin. Le gari- vala (cocher) ne veut plus me conduire si je ne me barricade pas. Il n'a pas fini sa phrase que je le pousse dans la voiture avec Cupidon, valet de pied; je grimpe sur le siège, je prends les guides et nous partons grand train à la rencontre des nomades.

Les voici qui défilent, conduisant leurs mulets et me jetant des regards peu semblables à ceux des timides Indiens. Une curiosité brutale, mêlée de défi, lui- tant dans les yeux des Afridis, les rehaus- sant de bravoure et de franchise, tandis que les Hindous rêvent, indifférents...

Les Afghans méprisent et détestent ces voisins asservis. Librement, ils respirent l'air vif d'une nature libre dont la grandeur ne les effraie pas; ils ont au front le reflet de ces monts fiers, qui furent comme eux, éternellement, dans l'espace.

Le village de Djemroud est indépen- dant; son fort de terre grise, anglais; et son caravansérail, cosmopolite. A peine le gari vala m'arrête-t-il devant le fort, qu'une foule d'hommes à l'air sauvage parait, crient, se bousculent pour m'a- percevoir. Une partie d'entre eux est vêtue de peaux de moutons sur lesquelles s'étalent leurs barbes passées au henné; leurs visages ont de vieux manteaux jau- nes de Boukhara, certains portent des

Un des tableaux qui obtiennent le plus de succès, en ce moment, à l'exposition des portraits des écrivains et journalis- tes du siècle est, sans contredit, celui d'Eugène Giraud, intitulé: « De Paris à Cadix », et représentant un épisode du célèbre voyage d'Alexandre Dumas en Espagne. La scène se passe aux environs d'Aranjuez, à la suite d'un accident de voiture qui met la caravane dans le plus comique embarras.

Cela fera le sujet de mon prochain tableau, dit Giraud.

De retour à Paris, l'artiste peint la toile et l'expose au Salon de 1855. Edmond About, qui débute, cette année- là, comme critique d'art, trouve que Giraud a « de l'esprit comme deux ate- liers » et que son tableau est « aussi gai qu'un chapitre de M. Alexandre Dumas ». Aussi bien, n'est-ce pas le grand mous- quetaire qui disait de lui: « Giraud n'est pas un peintre, c'est la peinture. Pour dessiner, il n'a pas besoin de tel ou tel objet consacré; quand le crayon manque, quand le fusain fait défaut, quand le pinceau est absent, quand la plume ne répond pas à l'appel, Giraud dessine avec un charbon, avec une allumette, avec une canne, avec un cure-dents. »

On voit l'artiste, dans ce tableau, pren- ant un croquis à côté de son ami Des- barrolles. Louis Boulanger y est repré- senté, dessinant également. Dumas, vêtu d'un riche costume espagnol, est monté sur une mule (la Capitana) et tient un fusil à la main. A sa gauche se trouve Maquet, monté sur une autre mule (la Carbonara), le consciencieux et fidèle Maquet, à qui fait face le jeune Dumas, en corps de chemise, la ciga- rette aux lèvres, pareusement allongé sur un monticule de caisses, de malles, de porte-manteaux et de sacs de nuit. C'est un jeune homme élané, à la figure fine et fraîche, aux yeux bleus, le Dumas des vingt ans, « de temps qu'il était blond et qu'on le faisait brun ».

Mais nous allons oublier un cinquième personnage: un nègre abyssin répon- dant au nom de Eau de Benjoin, au ser- vice de Dumas, et que celui-ci avait emmené avec lui, sous prétexte qu'il allait lui servir d'interprète en Algérie. Giraud, pour rester dans la vérité histo- rique, nous le montre buvant à une gourde. Jamais Abyssin ne sacrifiera, par- tait-il, à la vigne avec plus d'allégresse.

Ce fut ce voyage, l'illustre conteur nous l'a dit, avec sa bonne humeur habi- tuelle, en des lettres étincelantes qui semblent autant de récits des mille et une nuits. Il nous a appris comment M. de Salvandy, alors ministre, l'avait

IV

Ce qu'il y a de merveilleux, c'est que parmi cette multitude innombrable, personne ne voulut avoir été mystifié. Au contraire, on se félicita et sincèrement. Certes on se reverrait, l'an prochain, au carnaval de Rosperden. Charmante journée, en somme. — Vous ne savez pas? — Quoi donc? — Les habitants vont construire une nouvelle gare, deux hôtels Terminus et il y aura un bateau à vapeur sur le lac. — Oh, alors!

M. Banel retira sa plainte; Mme Lorrain parut à regret, après avoir flirté avec Lorrain Arrachard et entrevu, éternelle Ariane, dans le poète national un second mari de son choix. Le sémi- nariste ne put chasser l'image d'Ida Chamuel et duta désormais de sa voca- tion; la famille Tahon (de la Comédie- Française) recueillit des observations précieuses sur la mise en scène des piè- ces campagnardes et le général Vernus, à peine débarqué à Paris, jetait galam- ment aux pieds de Marie Maillé sa pen- sion de retraite et sa plaque de grand- officier.

Un soir que Mme Lorrain, Mme Dela- mare et Mme Gilbert descendaient à leur tour d'un compartiment de pre- mière, gare Saint-Lazare, elles se trou- vèrent nez à nez avec M. Georges Vil- liers.

Le peintre s'effaça vivement et les sa- lua fori bas, n'osant relever la tête, pres- sentant un malheur...

Mais, quand les trois dames passèrent devant lui, elles s'inclinèrent ensemble — très dignes — et lui rendirent son salut.

Jules Vagnat.

(Tous droits réservés.)

# LES DUMAS

## Et le peintre Giraud

Feuilleton du Supplément Littéraire du Figaro

### AUTOUR DU MONDE

# PESCHAWAR

## ET LES PASSES DU KHYBER

Depuis cinq mois, je parcours l'Inde, seule, en plein rêve. J'ai respiré les parfums de Ceylan, traversé les jungles et chassé le tigre; j'ai vu les aigles de l'Himalaya, les trésors de Golconde, les val- lées du Kaschmyr; à Bénarès, j'ai suivi la foule en délire jusques aux bords du Gange; j'ai cueilli le lotus et le toham- paka, mâché le bétel et fumé l'opium; pendant des nuits entières, aux palais des rajahs du Nizam, les bayadères, par centaines, ont dansé pour moi dans les jardins lumineux, à la lueur des torches, au murmure des jets d'eau, et les pan- thères apprivoisées ont léché mes pieds nus; j'ai comprises les fakirs et questionné les brahmes, car j'ai vécu de la vie même de l'Inde, qui contient toutes les vies et rêve tous les rêves.

Mais, un matin, je ne sais pourquoi, je me suis senti étouffer sous tant de merveilles et de mystères, sous tant d'ir- réalité superbe, et j'ai voulu respirer de l'air, rien que de l'air, voir de la nature sans art, des êtres sauvages, des lignes calmes...

Et je suis venue par ici, vers l'Agha- nistan, là où finit l'Inde, où l'inconnu commence. Le train qui m'y empor- te s'arrêtera bientôt; il ne va pas plus loin, car il y a des limites aux forces maté- rielles; la pensée et la volonté, seules,

n'en connaissent pas. Et c'est pourquoi, demain, tandis que ce train reprendra la route de l'Inde, je traverserai le désert qu'il n'ose affronter.

Quelques instants me séparent encore de Peschawar, dernière ville du terri- toire anglo-hindou sur la frontière af- ghane. Il est minuit; le vent fait rage, des rafales tourbillonnent et gémissent dans les plaines lugubres.

Comme l'Inde d'hier est loin déjà, avec son cortège de tiédeurs et d'éblouisse- ments!

Il y a tantôt vingt-quatre heures, après avoir quitté les palais fleuris de Lahore, j'ai vu la nature changer tout à coup. D'insignifiante qu'elle était jusque-là dans l'Aoudh et le Penjab, elle se trans- forme, prend un caractère sauvage, au- dacieux et fier. Les plaines se gonflent de collines arides, le sol tourmenté se convulsione, et, plus loin, craque sous la poussée de monts âpres et déchiqué- tés. Le ciel se mire, entre ces monts, dans des lacs profondément bleus. Tout cela chante la liberté!

Plus tard, dans les ténébres, court un frisson métallique; nous traversons le pont d'Attock jeté sur l'Indus. Enfin, Peschawar!

Obscurité complète avant d'arriver à quelques planches qui portent le nom d'« hôtel ». Il y a deux jours, à Lahore, je couchais dans une cathédrale; la se- maine précédente, j'ai dormi sur une couche de santal incrustée de pierres; ce soir, j'habite un hangar. Mais chaque nuit apporte sa poésie, tantôt mystique, parfois radieuse, aujourd'hui farouche.

Je ne regrette donc pas d'avoir pré- féré tantôt, à l'hospitalité correcte du général Keen, le sol de terre glaise en- touré de balustrades où je reposerai tout à l'heure. Une lanterne sourde, te- nue par un Hindou muet, me permet de contempler ma nouvelle résidence.

Cupidon, mon valet, vieux pondiché- rien, converti au christianisme, a dis- paru pour me faire une tasse de thé; il

est anéanti depuis qu'on l'a prévenu qu'il lui faudrait perdre son ton impératif à Peschawar, sous peine de recevoir les coups de couteau des Afridis, la plus sauvage peuplade de l'Inde.

J'apprends, en vain, à mon « boy » qu'un soldat à cheval nous précéderait dans la ville noire, le néophyte Cupidon n'a plus le dédain de la mort qui caracté- rise ses anciens coreligionnaires; il continue à se lamenter. Enfin, la plus belle patience du monde ne pouvant donner que ce qu'elle a, je me fâche sé- rieusement et lui crie: « Eh bien! je te défendrai, grand lâche! »

Voilà le seul vaillant chevalier qui m'accompagnera, dès l'aube, à travers les passes du Khyber!

Je ne me suis jamais, cependant, senti le cœur plus tranquille. Rien de tel que l'approche du danger pour affer- mir le courage.

D'ailleurs, ces tribus de la frontière de l'Ouest ne massacrent pas les femmes. Une fois, seulement, un Afridi tira sur une Anglaise que, de loin, et sous une veste de loutre, il avait prise pour un homme. Ses compagnons le lynchèrent, et Dieu sait, pourtant, si tout autre qu'un Afridi eût pu s'y tromper!

Après avoir dormi quelques heures sur mon grabat, je vois, au lever du jour, le ciel gris s'obscurcir encore du vol de milliers de corbeaux, émigrants de Caboul, qui cherchent un hiver plus clémente. Ils s'arrêtent ici, les oiseaux noirs; ils s'arrêtent, plus loin, dans l'Inde saturée de soleil, où les nuits même sont lumineuses, le voisinage des oiseaux rayonnants: paons diaprés de Delhi, perruches vertes de Jeypore, colombes argentées de Bénarès la sainte.

La ville que je traverse est triste. Je vais chercher, auprès du colonel War- burton, l'indispensable passeport sans lequel nul Européen ne peut franchir les passes redoutables du Khyber. Cet ai- mable chef m'annonce que, demain, tous

les officiers des « highlanders-fusiliers » m'accompagneront. Grand merci! Je suis loin de me féliciter d'être à la tête d'un régiment anglais, car si l'on attaque l'armée, je vais être prise dans les tas. Aussi, je prie le colonel de m'épargner cet excès d'honneur. Il sera fait selon mes desirs: quelques officiers seule- ment me rejoindront en route pour m'ex- pliquer la topographie des monts afghans, ce mur derrière lequel, dans un avenir prochain, il se passera quelque chose.

Peschawar est lugubre, vue des tours du vieux palais, grise comme le ciel et l'air, grise comme l'ennui. Ses maisons de terre sont ainsi qu'une chaîne d'es- clavage sur la liberté du sol. Faite du sa- ble des déserts, Peschawar en a gardé les sauvages mélancoliques.

Le bazar, éblouissante cohue, toujours à peu près identique dans les villes de l'Inde, s'allanchait, ici, d'une ressem- blance quelconque. C'est le bazar de toute l'Asie, où les caravanes jettent à foison leurs cargaisons étonnantes. Les marchandises ne se contentent plus d'être somptueuses, telles que l'Inde les réclame; elles viennent de loin; elles parlent en broderies lourdes aux signes étranges et cabalistiques, en pechminas grossiers, en fourrures épaisses d'ani- maux inconnus, de pays fermés, d'êtres barbares.

Et ceux qui les ont apportés sont là, visiblement hostiles, roulés dans des couvertures sombres; les uns, bruns avec des yeux durs; les autres, plus dia- bologiques encore sous leur barbe rousse encadrant le visage noir.

On se sent entouré d'ennemis, mais d'ennemis francs, qui proclament le vol et le meurtre sans cacher leurs senti- ments.

Au milieu de ces figures menaçantes, je descends de cheval. L'étonnement des Peschawaris ne connaît plus de bornes quand ils me voient leur parler affectueusement, les consulter pour mes achats. Bientôt, c'est auquel de ces fau- ves portera les toiles aux dessins de cre- se, les poteries de Moscou, les porcelaines de

Boukhara, tous les paquets de la Firanghi (l'étranger). Ne pourrait-on pas dire de l'humanité que tout être garde au fond du cœur un peu de bonté qui sommeille? — En rentrant, je trouve mon logis en- vahé par de nombreux saïs, porteurs d'invitations officielles. Le temps me manquant pour tout autre chose que mon excursion afghane, je renonce aux fêtes et festins.

Je n'en dors pas mieux pour cela; vers minuit, je suis éveillée brusquement par l'arrivée d'un grand Peschawari qui gesticule au pied de mon grabat. D'un bond, je suis devant lui; j'appelle Cupidon qui ne répond pas. Le grand diable continue à se démener, et je vois alors qu'il m'apporte un télégramme. Tout s'explique. Mais où peut bien être Cupidon, au lieu de dormir en travers de ma porte? Hélas! je le devine: en train de s'enivrer au bazar pour affron- ter les dangers du lendemain.

A cinq heures, un gari, d'un jaune vif, vient me prendre pour m'emmen- er à Djemroud, point extrême de l'occupat- ion anglaise; ses vitres sont, les unes bleu de France, les autres rouge flam- boyant. Si cet équipage n'attire pas l'œil et les coups de fusil des Caboulis, des Boukharotes et des Ghilzais, nous au- rons la chance.

Le cocher garde l'anonymat sous un morceau de fourrure. Je n'avais plus vu d'ours depuis longtemps; cela fait toujours plaisir de retrouver d'anciennes connaissances.

Les vitres rouges me font voir la ville tout en flammes; maintenant, le jeune cantonnement, fier des Anglais, puis la « dernière maison d'Asie », après la- quelle nous entrons en pleine barbarie. Plus rien de vivant n'anime le steppe formidabile, sans issue; un rempart de monts « éternels », sortis brusquement de terre, l'enferme et semble reculer à me- sure que l'on avance. Dans cette im- mense prison, do... on croit ne sortir

jamais, dans cette Sibérie afghane, le vent pleure, les corbeaux volent au ras du sol pierreux. Les chevaux traversent cinq, six, huit milles, et toujours la plaine route devant nous, poussant les monts hardis.

Les marbres neigeux, les femmes pa- rées, les temples, les fleurs, les palais de l'Inde n'étaient donc qu'un rêve?

Sans doute, car je n'ai plus en face de moi, dans le steppe sauvage, que l'ours, descendu de son siège. Il veut fermer la seule vitre ouverte, une petite bleue, parce qu'un groupe armé s'avance. Je m'y refuse, certaine qu'une voiture close, un semblant de mystère irriteront plus ces gens qu'un visage féminin. Le gari- vala (cocher) ne veut plus me conduire si je ne me barricade pas. Il n'a pas fini sa phrase que je le pousse dans la voiture avec Cupidon, valet de pied; je grimpe sur le siège, je prends les guides et nous partons grand train à la rencontre des nomades.

Les voici qui défilent, conduisant leurs mulets et me jetant des regards peu semblables à ceux des timides Indiens. Une curiosité brutale, mêlée de défi, lui- tant dans les yeux des Afridis, les rehaus- sant de bravoure et de franchise, tandis que les Hindous rêvent, indifférents...

Les Afghans méprisent et détestent ces voisins asservis. Librement, ils respirent l'air vif d'une nature libre dont la grandeur ne les effraie pas; ils ont au front le reflet de ces monts fiers, qui furent comme eux, éternellement, dans l'espace.

Le village de Djemroud est indépen- dant; son fort de terre grise, anglais; et son caravansérail, cosmopolite. A peine le gari vala m'arrête-t-il devant le fort, qu'une foule d'hommes à l'air sauvage parait, crient, se bousculent pour m'a- percevoir. Une partie d'entre eux est vêtue de peaux de moutons sur lesquelles s'étalent leurs barbes passées au henné; leurs visages ont de vieux manteaux jau- nes de Boukhara, certains portent des